

Présentation

Judith Messier

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Messier, J. (1992). Présentation. *Moebius*, (51), 5–8.

PRÉSENTATION

Il neige ce soir. Je suis seule et le silence a cette qualité ouatinée d'un appartement vide et bien chauffé quand le bruit de voitures est amorti par la neige et que la fournaise ronronne à tire-larigot. J'ai passé l'après-midi à courir les magasins, sans plaisir et sans résultat. Je suis crevée et passablement énervée. Pour me *dégacer*, j'ai sorti du fond d'une armoire un casse-tête représentant un village de pêcheurs sur fond de collines verdoyantes. Imaginez toute la gamme des bleus, verts, ocres et rouges découpée en morceaux ridicules et insignifiants. Je peste et m'obstine, obsédée par ces couleurs et ces formes qui m'entêtent comme un parfum. Un concerto de Mozart succède au silence et des pensées m'envahissent...

Tout en ajustant un morceau entièrement bleu à un autre du même bleu, je me demande quel plaisir je peux bien trouver à peiner sur des bouts de carton coloré. Par une association d'idées typique du vagabondage cérébral, je me mets à penser à la préparation de ce numéro de *Moebius*, avec un peu de remords il va sans dire puisqu'elle n'est pas terminée. Je me pose mille questions sur les raisons qui poussent les gens à lire des romans noirs, et par extension à en écrire.

Je me rappelle que le premier à me faire raser les murs des ruelles dangereuses du roman noir fut Henri Verne. Je

devais avoir une douzaine d'années lorsque je le découvris dans la bibliothèque du collègue. Outre que j'étais amoureuse du héros Bob Morane, j'éprouvais beaucoup plus de plaisir à partager ses aventures dans les touffeurs vénéneuses de l'Extrême-Orient qu'à suivre les péripéties proprettes de Sylvie l'hôtesse de l'air. Lui me révélait, certes en termes voilés accessibles aux enfants, les dessous de dentelle noire de l'âme humaine, la corruption, la débauche, la drogue, la prostitution, toutes choses qui n'existaient pas dans le monde protégé de mon enfance religieuse. Pourquoi est-ce que ça me plaisait tant? Ai-je, avons-nous tous une attirance malsaine pour le sale, le morbide, l'épouvantable? Et ceux qui écrivent ces histoires noires sont-ils encore plus monstrueux que ceux qui les lisent? Ou bien en ont-ils besoin pour exorciser leurs peurs et leurs noirceurs personnelles?

Le nom de James Ellroy s'impose à l'esprit quand on parle d'exorcisme. Le corps nu de sa mère est retrouvé dans un parc de Los Angeles. Des années plus tard, il écrit *Le dalhia noir* qui raconte l'histoire vécue d'une autre jeune fille retrouvée dans un terrain vague de Los Angeles, et il dédie ce sombre et magnifique roman à sa mère. Ruth Rendell, avec sa fascination pour les relations mère-fille et la séduction qu'exercent sur elle les tueurs psychopathes, est aussi un bon exemple d'un esprit tordu qui contraste outrageusement avec son visage angélique encadré de cheveux blonds. Dans le style morbide, Lieberman, qui a passé un an à la morgue de New York pour écrire le fascinant *Nécropolis*, bat tous les records. Simenon, lui, décrit la vie de petites gens dans des milieux étriqués ou les dessous sordides des grands bourgeois. Mais, que ce soit dans un milieu ou dans l'autre, on retrouve souvent un personnage de femme qui a le physique et certains traits de caractère parmi les plus déplaisants d'une de ses légitimes. Je pense à eux et je me dis que c'est parfois dommage que la psychanalyse, en bon agent double, ait infiltré la littérature si sournoisement et si complètement qu'il faut de solides œillères pour en faire fi.

Si l'écriture au noir offre une vision bien tragique des sociétés qu'elle décrit, elle est aussi le lieu privilégié de la dérision et du sarcasme. Je pense à l'humour grinçant de Ed

McBain, Mickey Spillane, Carter Brown et tous les autres. Je n'oublie pas que Belletto m'a déjà fait rire aux larmes, dans un wagon de métro évidemment, lorsqu'il inflige à son personnage déjà paranoïaque, enfoui jusqu'aux yeux dans une histoire invraisemblable, une hypocondrie qui prend l'allure d'un cancer de trous de nez. Et ce bon vieux San-Antonio, de combien d'excellentes soirées lui suis-je redevable?

Tous ces auteurs concilient leur amour de la langue, leur goût des bons mots, des descriptions précises et même des envolées lyriques avec leur sens de l'organisation. L'organisation, j'en viens à cette évidence parce que je viens de pousser un cri de joie en dénichant l'emplacement exact d'une pièce tricolore de mon puzzle. Je l'avais placée ailleurs et avais ainsi déséquilibré toute la structure. De même, l'auteur d'une histoire policière fait œuvre d'architecte et d'ingénieur : il construit une histoire en une forme logique et plaisante. Cependant, tous les éléments, même les plus minimes comme les tuyaux d'un édifice ou les boulons qui retiennent la structure d'un pont, doivent s'intégrer et s'emboîter pour former un tout cohérent. Ce plaisir de découvrir le coupable à la fin en s'aidant de tous les indices fournis tout au long du livre justifie la popularité d'une Agatha Christie ou d'un Conan Doyle.

Je continue de placer mes pièces de casse-tête et j'aime le contraste entre ces activités paisibles et ma pensée peuplée de tumultes et de cris. C'est comme lorsqu'on lit un roman policier. On est là assis ou étendu, bien tranquille, et on tient dans nos mains, on fait pénétrer dans nos viscères les drames les plus horribles, les sentiments les plus vils et les passions les plus torrides. J'ai terminé le pourtour du puzzle et j'attaque allègrement les ocre des maisons. Je suis rassurée maintenant, je sais qu'il ne manque pas un morceau et qu'il suffit d'un peu de patience pour compléter le tableau. Je me dis que, dans le fond, c'est la même chose avec les romans policiers. Ils sont rassurants parce qu'on sait que, envers et contre tout, les bons gagneront et les méchants seront punis. Il n'y a que Patricia Highsmith qui laisse ses méchants, d'ailleurs un peu trop sympathiques pour être des méchants, s'en sortir. Lit-on des histoires policières pour

être rassuré sur la logique du monde ou pour prendre une revanche sur l'injustice régnante?

Tous ces ingrédients sont réunis dans les pages qui suivent. Hélène Rioux ouvre le bal en douceur et nous présente des lieux mystérieux qui pourraient devenir des lieux de drame, des atmosphères inquiétantes qui pourraient inciter au crime et des inconnus qui pourraient devenir victime et bourreau. Ensuite, avec Guy Lavigne, nous plongeons très vite au cœur, au profond, au cru de l'action. Suivent des textes dont les auteurs nous font voir du pays, nous mènent en bateau et nous dévoilent d'ignobles complots. De la collection de grenouilles de Marie Gravel à la soupe aux yeux de chèvre de Marc-André Paré, il n'y a qu'un pas vers le mal, que franchit allègrement mon petit serpent personnel. L'amour, la passion et le sexe ne sont pas exclus de ces drames urbains ou campagnards, grandioses ou sordides.

C'est la vie en couleurs sombres que nous présente ce numéro, jusqu'au point final de Nathalie Parent qui met en scène la plus redoutable des armes du crime, les mots.

Judith Messier